

Intervention



Au risque du québécois

Andrée Fortin

Numéro 21, hiver 1983

Survi survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57299ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (imprimé)

1923-256X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortin, A. (1983). Au risque du québécois. *Intervention*, (21), 21–21.

au risque du québécois

Tandis que l'Art stagne dans les musées et les galeries, le québécois imbibé la vie quotidienne. On circule tous les jours entre le salon et la cuisine, mais on n'a pas toujours le temps de fréquenter les galeries, de lire les «bonnes» revues, qui parfois donnent mal à la tête, surtout après une grosse journée. Bien sûr, tout ce qui se passe dans le quotidien n'est pas québécois, mais en est rapidement soupçonné: il y a les peintres du dimanche, les bricoleurs, les patenteux qu'on oppose aux artistes comme les violoneux aux violonistes...

Dans notre société en voie de cybernétisation, où l'espace social se totalitarise de plus en plus à l'approche de 1984, le seul espace de liberté, la seule marge de manoeuvre, pour bien des gens, ne reste-t-il pas celui de l'environnement quotidien? Exprimer sa «créativité», son souci d'esthétique en décorant sa maison, sa personne ou en tricotant des gougounes en phentex... ou ne pas l'exprimer du tout. Une partie de la vogue pour la rénovation et la décoration intérieure ne vient-elle pas du fait que le privé est l'ultime retranchement du faire, hors du quadrillage social de la consommation?

À force d'arpenter la rue St-Jean, parfois à mon passage s'entr'ouvre quelque porte et à travers la fumée des bars, des silhouettes se dessinent. L'habillement comme performance; la mode, les bars comme scène? Pendant qu'on discute sur les installations et les environnements dans des périodiques spécialisés, subventionnés par le Conseil des Arts, les revues de décoration intérieure augmentent leur tirage, sur papier glacé, pleines couleurs.

Contrairement à la grande culture et au grand art qu'on voit dans les musées, et dont on rapporte des posters-souvenirs, on peut avoir dans sa chambre un original nu sur velours, dont on aura «personnellement» serré la main de l'auteur lors de l'achat.

Au lieu d'opposer art actuel à arzétraditions populaires, avant-garde à québécoiserie, on pourrait poser l'opposition: art institutionnel et art quotidien... Juste pour voir...

À force de touristes passant sous ma fenêtre dès 8.15 a.m. et profitant des brumes matinales du premier café, le doute s'est installé chez moi.

Le monde n'aime pas l'art? Alors qu'on se pâme sur les vieilles pierres du quartier latin ou sur les trésors de la rue du même nom! Alors que beau temps, mauvais temps, on se presse à Ste-Anne de Beaupré, à la basilique et au Cyclorama! Qui en revanche a déjà vu une file d'attente à la porte d'une galerie «parallèle» ou d'avant-garde, même si les soirs de vernissage, elles se remplissent parfois?

Les vitraux de Ste-Anne, la toile circulaire du Cyclorama, ce n'est pas de l'art diront les esthètes bien élevés, pas plus que les statues du musée de Cire. Ils diront encore que le «vrai» art non subventionné n'existe plus, qu'on verse dans l'artisanat ou le bricolage si on échappe aux subsides du mécénat public ou privé.

Et la Ligue Nationale d'Improvisation? Voilà une forme d'art actuel qui fait fureur! Mais le doute qui me ronge me susurre à l'oreille que la LNI n'est peut-être au fond que la version new wave du théâtre des variétés, un nouveau burlesque dont la vogue coïncide avec la multiplication des amuseurs publics: les artistes, sans filets, risquent leur peau à chaque représentation; le public est impitoyable, les claque font partie de la performance...

Si on prétend saisir les mécanismes du «système généralisé» de l'art, il importe de réfléchir sur une de ses dimensions occultées: l'esthétique prête-à-consommer des tours de villes et des centres d'achats. Dans une perspective de guérilla culturelle, avant d'essayer de vendre l'art actuel à un public plus large, on pourrait d'abord examiner ce qui plaît à ce public, du nu sur velours aux monuments de glace, sans mépris.

À ce niveau encore le privé serait-il politique? L'art populaire, même et surtout dans ses dimensions québécoises, a ceci de particulier qu'il n'est pas que consommé; en grande partie il échappe aux circuits marchands et artistiques «habituels». Il est produit, bricolé¹ à partir d'éléments hétéroclites de la grande culture, réinterprété, subverti selon d'autres codes que ceux de la culture dominante et des bozart zartistiques. Ce n'est pas que les gens soient trop sots ou ignorants pour maîtriser ces codes, mais ils en ont d'autres, tout simplement.

Avant de crier à l'aliénation des masses et au risque du québécois, allons voir dans les chaumières et les files du Cyclorama. Tant qu'on n'aura pas saisi ce qui s'y passe, à quoi bon parler de changer l'art et la société? Chaussons nos gougounes!

Pistes théoriques: l'art populaire est souvent, très souvent, figuratif, narratif; social mais pas nécessairement engagé; la critique, fréquente, y passe par l'humour; tout cela ne l'empêche pas de se prendre au sérieux, d'être à l'occasion pénétré d'une grande dignité, de fréquenter le sacré; de toutes façons, il inscrit du sens. Bien sûr il n'est pas subventionné.

Pistes touristiques: les vitraux de Ste-Anne de Beaupré. Cadeaux des différentes régions de la Diaspora francophone d'Amérique, ils représentent les habitants des dites régions dans leurs habits de travail, ceux de tous les jours: on y reconnaît un mineur de Subdury, un bûcheron abitibien avec sa veste à carreaux, un pêcheur gaspésien, témoignant dignement de leur vécu, leur coin de pays. Rien à voir avec le réalisme socialisme, et pourtant... Le Cyclorama: un environnement circulaire qui, dans ses visées pédagogiques, dans sa réalisation par une vaste équipe n'est pas sans annoncer la Chambre Nuptiale... Les groupes artistiques se mettent à l'heure de l'écologie; au canal communautaire on enseigne à faire un soleil d'une vieille boîte de conserves... Le Théâtre des Variétés: toute une performance: salle comble tous les soirs, improvisations... Mais la plus merveilleuse performeuse de Québec est morte récemment comme nous l'apprenait le Journal de Québec. Qui dans la capitale n'a pas connu Madame Belley, celle qui les soirs de première «volait le show» au Palais Montcalm puis au Grand Théâtre avec ses costumes extraordinaires? En 71, pendant le Carnaval, le Musée du Québec lui avait rendu hommage en organisant une exposition de ses costumes... Que se passe-t-il vraiment sur la rue du Trésor? Une rencontre fantasmée entre artistes imaginaires et le public? Quelle différence alors y a-t-il avec un vernissage au Musée?

Mais je dérape. Voilà ce que c'est que de se promener en gougounes au lieu des bottines cloutées de l'avant-garde.

Notes à l'intention des intellectuels consternés de me voir aborder si cavalièrement un sujet si noble dans une revue si sérieuse.

1- Je dis bien québécois et non pas Kitsch, car depuis Moles, une partie de la critique et une «fraction» de l'avant-garde s'est emparée de ce concept, en a fait un style comme les autres. Ce qui n'empêche pas *Psychologie du kitsch* de Moles (Denoël/Gonthier, coll. Méditations, 1971) de bien se lire.

2- À cet égard on pourra consulter de Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, coll. 10-18, 1980. Que se passe-t-il vraiment dans l'esprit de quelqu'un qui écoute la télévision? Un livre inquiétant sur le braconnage culturel.

3- Au sens de Lévi-Strauss, bien sûr!

Andrée Fortin